

"JUS DE CITRON"

Webzine

Nouvelle
vie

N°1 - Septembre-décembre 2021



Nouvelle vie

Changer de vie	3
Le Dévoreur	6
Tout ira bien, vous verrez	9
La magie des Durpais	13
L'aventure rêvée.....	17
Hack d'un pentito	20
Elles se sont croisées.....	24



Couverture: Fanny

Mise en forme : Albert

Crédit photo: www.pexels.com, pixabay.com

Il faut que tout change pour que rien ne change

Le Guépard, Giuseppe Tomasi di Lampedusa



EDITO



Une nouvelle vie. Quel meilleur sujet pour lancer notre premier du numéro du Jus de Citron. Car c'est bien une nouvelle vie que les ateliers d'écriture expérimentent depuis un an et demi.

Nouvelle façon de faire. Nous avons échangé les petites tables et leurs chaises pour enfant des salles d'Histoire de jouer pour nos ordinateurs, nos téléphones et leurs applications de téléconférence. Le froissement des petits papiers, l'odeur d'humidité que nous amenions les jours de pluie, la chaleur de la ville les soirs de juin ont laissé la place à des écrans pavés de vignettes qui nous réduisent à nos seuls visages. Chacun chez soi nous avons imaginé de nouvelles façons d'être ensemble. Je dis nous mais c'est bien Fanny et Thomas qu'il faut d'abord remercier pour leur générosité, leur talent d'animateur et leur volonté tenace de continuer l'aventure. Il a donc fallu se structurer et créer la nouvelle association. De la littérature grise qui a accouchée de l'Écriture c'est L'Aventure. Tout en continuant d'animer les ateliers. D'abord avec un noyau indéfectible. Ensuite en accueillant de nouveaux participants venant d'horizons toujours plus lointains. A chaque atelier, les exercices proposés sont l'occasion d'écrire puis de partager en se les lisant mutuellement. Envie d'écrire, plaisir de partager. Le webzine est donc une évidence dans la multitude des idées que nous souhaitons mettre en place. Car c'est la possibilité d'écrire des textes sur un temps plus long et le terrain propice pour les diffuser plus largement. Le fil qui coud les textes les uns avec les autres, c'est le sujet commun qui les inspire. Il a fallu donc chercher ce

premier sujet. Premier sujet pour notre premier numéro. Vertigineux comme la page blanche posée sur le bureau.

Peut-être vais-je trahir un secret d'arrière-cuisine, mais en réalité le vertige a été de courte durée. Cela devait couler de source pour elle j'imagine. Qu'elle me pardonne de la dénoncer. Si je dis elle c'est que c'est Fanny qui nous a proposé ce premier sujet. Et nous l'avons tout de suite accepté. Une nouvelle vie ! Mais oui bien sûr. Nous avons tous fait l'expérience d'une nouvelle vie. Que ce soit par des contraintes extérieures lorsque la petite ou la grande histoire nous imposent de nouveaux présents. Ou quand nous opérons des choix plus ou moins radicaux pour changer notre quotidien et faire un saut enthousiaste dans l'inconnu. Ou peut-être parce que la vie n'est pas une linéarité mais des allers-retours, des entre-croisements, des fractales écrites sur des palimpsestes. Tous ces potentiels se retrouvent dans les sept textes proposés ci-après. Sept histoires singulières dans sept styles différents. Chaque contributeur a amené son univers singulier. Cette variété offre un authentique moment de plaisir au lecteur partant à la découverte de toutes ces nouvelles vies. Alors, que ce soit gorgée après gorgée ou d'un seul trait, nous vous souhaitons d'apprécier pleinement ce premier Jus de Citron.



ALBERT



Changer de vie

par Jean-François



il avait envie. Laisser tomber le chef pointilleux, les jeunes collègues au mieux inefficaces, au pire incompetents, les obligations réglementaires de plus en plus contraignantes et la fatigue des levers matinaux. Tout cela lui devenait insupportable.

Le type au téléphone croyait parler français mais il avait un accent à couper au couteau. On ne comprenait pas un mot sur deux. Il avait l'air très content mais difficile de savoir pourquoi. Pierre avait juste compris qu'il parlait d'un camion, « truck », il avait précisé. Pour le reste ça restait un mystère. Le gars avait aussi évoqué les Etats-Unis. Pierre se demandait ce que pouvait bien lui vouloir un amerloque débarqué d'on ne sait où. Il s'était dit que c'était une erreur puis avait oublié.

Pierre était surtout préoccupé en ce moment par le calcul de ses trimestres pour la retraite, activité nationale en ces temps incertains. On lui avait prédit le 5 octobre de cette année comme date de départ possible mais les vicissitudes tant administratives que économiques lui faisaient craindre un report de cette date tant attendue. La retraite. Pouvoir enfin faire ce dont

cravait. En fait, Pierre devait bien reconnaître que c'est lui qui n'était plus dans le coup, que ses collègues n'étaient pas si mauvais que ça mais que lui, n'en pouvait plus. Cela faisait déjà quelques années qu'il n'avait plus le feu sacré. Le malheur des autres l'ennuyait. Lui qui avait toujours pris à cœur d'aider au mieux ses concitoyens dans leurs démarches administratives, dans les aides sociales possibles, dans les circuits divers et variés pour obtenir un logement, une pension, une carte de ceci ou de cela, rabibocher des couples à vau l'eau ou permettre des reconnaissances de filiation, lui, Pierre Palance, responsable des aides sociales de Touthville n'en pouvait plus désormais de la misère humaine, des réclamations, des fausses déclarations et des tentatives de contournements de tous ces pauvres gens. Pas plus que des décisions arbitraires, des réglementations obtuses et des seuils administratifs calculés avec des pieds à coulisse. Bref, il craquait.



Chez lui non plus, ce n'était pas la joie. Les enfants étaient trop grands pour qu'il sache encore quoi que ce soit d'eux. Une petite-fille était née chez sa fille aînée mais elles vivaient au Japon et Pierre n'avait vu Su-Alice que par visio, nouvel outil fabuleux des relations familiales virtuelles. Quant à son fils, il recevait parfois un texto, d'une ville ou d'une autre, au gré des tournées de cet artiste technicien éclairagiste, à cheveux longs, boucles d'oreille et jean craqué.

Pierre Palance était fatigué.

Le type à la porte n'était pas très grand mais large d'épaule, assez jeune. Il portait un carton dans les mains, bien emballé. Il souriait.

—Heu, je porter box pour vous, pour truck, in garage of my father, and come in France to see plage of Normandie, alors j'ai rapporté because erreur Jack Palance, Toutedville USA.

—Ouais ben mon gars, si tu veux me vendre une antiquité du débarquement ou je ne sais quoi, tu ne t'es pas adressé à la bonne porte. Voilà ce que pensait Pierre Palance.

—You speak english ?

Pierre n'en revenait pas : Alors ce gonze vient jusque chez moi et me demande si je speak english. Le culot ! Je parle la langue d'ici et je n'achèterai pas ton bazar encartonné, mon gars.

Mais le type a l'air d'insister et l'air sympa tout à la fois.

Pierre va donc chercher le fils du voisin qui est un jeune qui a appris l'anglais dans un stage de six mois en Angleterre, c'est à dire pas de l'anglais de lycée avec vieux profs ébahi à lunettes d'écaille comme du

temps de Pierre.

Le fils du voisin arrivé en renfort traduit donc :

Le gars venait des USA. Il venait en pèlerinage en quelque sorte sur les plages du débarquement où son grand-père était venu se balader un certain 6 juin 1944, histoire de libérer l'Europe. Grand Pa avait continué son périple puis était rentré at home. Dans les années 50, il avait reçu un paquet de chez PortlandTruck contenant un carburateur trois corps, objet improbable, qu'il n'avait jamais commandé. Le grand-père s'appelait Jack Palance, habitait Toutedville USA.

Pierre vit les coïncidences pointer leur nez.

Son père s'appelait Jacques Palance, habitait Toutedville, France et avait acheté à l'armée américaine qui pliait bagage en 1957, un camion Portland, marque éphémère de truck and tractor qui avait fourni quelques exemplaires de camion cantine aux GI. Le camion avait roulé quelques temps puis il était tombé en rade de carburateur. Le père avait essayé de commander la pièce qui n'était jamais arrivée car la marque Portland avait disparu corps et bien avec les temps de paix. Le camion était resté dans le hangar du père et y coulait toujours des jours heureux et immobiles depuis lors tandis que le père lui était retourné à la terre, poussière tu redeviendras poussière.

Le petit-fils du GI expliqua que son grand-père avait signalé l'erreur mais que Portland lui demandait de renvoyer la pièce à ses frais ce que le GI avait refusé tout net. Honnête certes mais pas pigeon. Le carburateur était resté ainsi des années au fond du garage de grand-père, lui aussi parti rejoindre la poussière depuis quelques années.



Le petit-fils de GI en pleine émotion nostalgique historico-familiale voulait revenir sur les pas de Papy in Normandie et s'était dit que ce serait une sacrée belle histoire s'il ramenait le carburateur au type qui l'avait commandé, que sans doute il était mort mais que les enfants habitaient peut-être encore la maison et que le camion serait là, bref une histoire belle à faire un succès hollywoodien avec violons et Spielberg aux manettes.

Et bingo, cela se réalisait. Camion, fils de Jacques, petit-fils de Jack et Toutedville réunis.

Petit GI en avait les larmes aux yeux, Pierre devait bien avouer qu'il était ému aussi ayant toujours entendu son père dire que si ce camion avait roulé sa vie en aurait été changée, qu'il aurait voyagé, vécu mille aventures, même s'il n'était guère hardi dans la réalité mais c'est ce que disait le paternel.

Quant au fils du voisin qui baignait en pleine traduction, il se disait que peut-être il aurait un pourboire.

On avait bu un coup, on avait mangé, on avait accompagné le petit-fils sur les plages du débarquement, on s'était serré dans les bras, on avait fait adieu de la main et petit GI était rentré aux USA et Pierre à ses préparatifs de retraite qui avançait à grand pas.

Quand la retraite fut là, une évidence s'imposa. Lui, Pierre Palance, allait réaliser le rêve de son père. Il allait aménager ce foutu camion, en faire un camping-car et partir sur les routes découvrir le monde, voir d'autres peuples que ceux qu'il n'avait fait jusque-là que recevoir dans son bureau de la mairie de Toutedville. Il allait changer de vie.

Il s'acharna sur la carrosserie, scia, découpa, fixa, moquette la cabine arrière du Portland.

Il essaya ensuite de fixer le carburateur trois corps à sa place dans le moteur mais l'opération était ardue pour un non initié. Il demanda donc au mécano du coin de l'aider. La tâche fut tout aussi ardue. Il chercha alors un mécano spécialisé en engins roulants anciens qui une fois sur place trouva l'exercice très ardu. Voire impossible.

Pierre comprit qu'il était logique que Portland Truck and tractors ait disparu après-guerre compte-tenu qu'il fabriquait des camions irréparables.

Le camion resta donc dans le hangar de la maison familiale et Pierre se résigna alors à vivre une retraite tout à fait ordinaire.



Le Dévoreur

par Thomas



bu-bobu, j'avais toujours l'impression de me faire enguirlander par quelqu'un d'invisible au-dessus de ma tête, et ça me remuait les tripes. Les gars eux, ils ne laissaient rien transparâître pour ne pas passer pour des faibles — au campement ces deux-là, c'était les caïds, les

O*bscurité totale, lourds silences entrecoupés par des rires démoniaques et des bruits de mastication, odeurs du sang qui assiégeait les narines pour redescendre dans la bouche et s'étaler sur la langue ; une soirée des plus banales dans la Plaine. Jamais je n'aurai pensé, alors que j'étais planquée dans ces buissons urticants avec deux gars du campement, que cette fraîche nuit changerait autant nos existences.*

Je ne menais pas large. Je savais que les monstres se tenaient à une poignée de mètres, mais impossible de dire combien : on n'y voyait encore moins qu'au fin fond d'une caverne. De temps en temps, j'arrivai à les entrevoir, durant ce court instant de jour qui précédait le terrible grondement du ciel. Je détestais ce to-

solides qui portaient les plus lourdes pierres pour épater les demoiselles —, mais ici, coincés entre les monstres et la colère du dessus avec comme seuls moyens de défense leurs puissants poings et un soupir d'intelligence, ils ne faisaient pas les fiers.

Un invité surprise entra tout à coup en scène et compliqua la situation. Bon sang ! Il ne manquait plus que lui ! Le Dévoreur ! Il venait d'atterrir au sommet d'un arbre, cet être non terrestre, ce démon du ciel au corps mouvant, ce glouton en nuance jaunâtre, resplendissant comme le jour, vapoureux comme un chaud après-midi dans la Plaine, véritable abomination qui gobait tout sur son chemin : herbes, fleurs, petits animaux, grosses proies, hommes, femmes, enfants, campements. Je m'en méfiais de cette bête, bien plus que n'importe quelle autre ; et toutes les formes de vie de la



Plaine le détestaient, même les monstres devant nous avaient interrompu leur repas pour se sauver ! Enfin, c'est ce que je pensais, et c'est probablement ce que croyait le plus maigre de mes compagnons, car il se releva et fonça vers la carcasse abandonnée pour se retrouver nez à nez avec eux, de retour à leur dîner.

Il ne cria pas longtemps.

Nous, on ne bougea pas d'un poil : pas envie de crever comme ça ! Quel idiot quand même ! Galoper de cette façon sans précautions... je suppose qu'il n'a pas écouté son instinct, affamé comme il l'était, comme nous l'étions tous — des jours que personne au campement n'avait avalé autre chose que des racines et des crottes sèches. La bonne nouvelle, c'était qu'on récupérerait plus de viande, une fois débarrassé de ces sinistres quadrupèdes.

D'ailleurs, maintenant que le Dévoreur avait chassé l'obscurité autour de lui, je les voyais clairement : de grosses bestioles recouvertes d'une robe tachetée couleur sable, munies de grandes oreilles poilues et de crocs acérés. Sur leurs museaux noirs, des morceaux ensanglantés de la carcasse — ou peut-être de notre compagnon malchanceux. En les observant ainsi se bâfrer, la trouille m'envahit, et je sentis mon cœur s'emballer, mes jambes se préparer à une course dans le sens opposé de cette ignoble scène. L'autre gars, lui, rebroussa chemin. Je crus d'abord qu'il avait succombé à ce puissant désir de fuite, puis je l'aperçus s'accroupir un peu plus loin et farfouiller le sol. Je compris son plan à son retour, en découvrant l'énorme pierre dans ses bras. Il la souleva au-dessus de sa tête et courut vers la carcasse en hurlant. Le gros caillou tomba sur un monstre et écrasa son crâne dans un grand craquement. Et une saleté de moins ! Plus que quatre ! Je

m'apprêtais à me relever et rejoindre le champ de bataille... heureusement que j'eus hésité quelques secondes ! Un rocher de cette taille, c'est puissant, mais difficile à manier. Les bestiaux restants se jetèrent sur mon compagnon alors qu'il soulevait son arme de destruction massive. Il se débattit avec courage, distribua quelques baffes bien violentes et tua même une seconde créature, une véritable prouesse ! Mais les trois autres finirent par le croquer aux endroits sensibles.

Lui aussi, il ne hurla pas longtemps.

J'étais seule maintenant, avec mon ventre vide, et sans aucune solution valable pour le remplir. Foncer jusqu'au festin, c'était une mort rapide et douloureuse ; retourner bredouille au campement, une lente agonie. Que faire ? La carcasse fondait sous les coups de gueule des monstres et le Dévoreur s'approchait prudemment. Bientôt, cette calamité du ciel rejoindrait les autres et s'attablerait, elle aussi, au banquet de la Plaine. Pour le moment, il s'attaquait aux buissons tout autour de lui, mettant en déroute les petites bêtes rampantes qui s'y cachaient.

... un monstre qui en chassait d'autres...

... ma première révélation.

Pourquoi personne n'y avait pensé plus tôt ! Je m'approchai en silence du Dévoreur. Son éclatante fourrure me brûlait les yeux ; son odeur âcre envahissait mes narines. Je n'avais qu'une envie : courir, toute de suite, le plus loin possible de cette abomination ; mais je combattis mon instinct. Après tout, ce monstre, bien que puissant et informe, demeurait d'une excessive lenteur. J'arrachai une branche de l'arbre et la tendis au Dévoreur. Ça ne rata pas. Il grimpa dessus pour la bouffer. J'avais peur de lui, infâme créature muette



qui rampait sur le bâton, à la même allure que ces petits animaux portant une coquille sur leur corps mou ; il s'approchait inexorablement de ma main pour la mordre de ses brûlants crocs. Il ne fallait pas trainer. Je fonçai avec ce nouveau compagnon vers les autres monstres, hurlant, agitant frénétiquement ma branche devant eux.

Ils détalèrent.

Vite, je posai le Dévoreur sur le sol et me plongeai dans les restes de carcasse. Le goût et l'odeur se révélèrent immondes ; j'avais l'impression de lécher l'haleine fétide d'une créature répugnante ou de croquer l'arrière-train souillé d'un gros animal au long nez qui arpentait de jour la Plaine ; un frisson parcourut mon échine tellement ces entrailles à moitié consommées s'avéraient ignobles, mais je continuai à m'en repaître, poussée par la nécessité. Les monstres s'approchèrent de nouveau. J'attrapai en hâte mon bâton et le secouai vigoureusement. Cette fois-ci, ils partirent pour de bon. J'avais triomphé. J'avais survécu et je m'étais nourri grâce à ce terrible camarade d'infortune, lent mais destructeur, effrayant mais contrôlable.

En admirant le Dévoreur se goinfrer tranquillement de bois, un deuxième éclair de génie embrasa ma petite cervelle.

Mon histoire, celle de la chasseuse qui attrapa un Dévoreur, mes semblables la racontèrent partout ! Dans tous les campements que nous croisions et après avoir expliqué comment dompter et entretenir l'animal, on contait sa capture. Bien entendu, le récit était chaque fois enjolivé, remanié, enrichi par des détails complètement fous, adapté — ou mal compris — par son

auditoire, puis agrémenté, embelli et diffusé par ce dernier, si bien qu'en quelques années à peine, des milliers de personnes la connaissaient ; et ses variantes furent tellement nombreuses et tellement populaires que cette histoire traversa bien des lieux et des siècles pour finalement t'arriver à toi, sous une forme totalement burlesque, où un surhomme aurait volé le Dévoreur à des immortels, êtres aux attributs surnaturels et qui vivaient au sommet d'une montagne dont la cime se retrouvait en permanence dissimulée par d'épais nuages... Crois-moi, si tu m'avais vu ce soir-là revenir avec ce diabolin et quelques branches de bois pour le nourrir, nue, exténuée et empestant la tripaille, si tu avais pu contempler notre fabuleux campement, ce bout de pas grand-chose, ce petit morceau de terre piétinée et rocailleuse sans construction en peau de bête ni plantations — c'était la préhistoire, on n'avait encore rien inventé —, si tu avais observé les formidables tronches de mes congénères, bouilles archaïques, recouvertes de poils hirsutes, surmontées d'un bourrelet sus-orbitaire et affichant l'expression la plus franche et la plus instinctive de l'incompréhension absolue, tu n'aurais rien trouvé de divin à cette toute première rencontre entre notre espèce et l'outil de sa destinée.



Tout ira bien, vous verrez

par *Fanny*

Merci à Iain Levison et son « voisin trop discret », qui m'ont inspirée sur fond d'une l'actualité internationale qui se joue de nous un peu plus chaque jour.



est reparti chez Morphée. Tiens, il a dit encore ce truc que je n'ai pas compris « Chap machin du Nord » comme chaque fois qu'il se réveille depuis qu'il est là.

Il se raidit, écoute cette voix qui ne lui dit rien qui vaille. Autoritaire. Sûre d'elle. Il n'est pas

M*ais qui peut bien vouloir vous assommer alors que vous êtes en train d'ouvrir la porte de votre chambre après une journée éprouvante ?*

Il promène le regard dans cette pièce nue aux murs blancs qu'il a du mal à reconnaître. Il est encore dans son rêve. Il murmure lentement : « Schab bacher Noor Jaan, Schab bacher ».

Puis referme les yeux, veut se rendormir, rattraper Farrokħ pour lui donner la dérouillée qu'il mérite. Mais le garçon lui échappe de ses pieds nus ailés qui effleurent les cailloux des collines de Chahamagh-zdara.

—Il va falloir attendre un petit peu. On dirait qu'il

sûr d'avoir compris ce qu'elle vient de proférer dans un raclement de gorge. Tout juste s'il a reconnu les mots « mort » et « fée ». Il y a aussi ce bruit. Régulier. Lancinant. Comme un robinet qui coule laissant filtrer une eau métallique dont les billes creuses viendraient cogner sur le bac inox de l'évier. Tip. Tip. Tip.

Il remue la tête, pour chasser cette drôle de douleur sur l'occiput. Bon sang, on n'a pas idée de vous donner un coup sur la tête alors que vous n'aspirez qu'à dormir après une bonne douche.

—Je le réveille complètement ou tu préfères attendre un peu ?

Encore la voix. Zut. Mais où est-il ? Il rouvre les



yeux, recommence son inspection minutieuse et tourne la tête vers l'endroit d'où le tip.tip.tip semble prendre son. Une silhouette s'interpose.

—Ah, vous voilà réveillé. Formidable. Autant vous rassurer tout de suite, les constantes sont parfaites, tout va bien. On en a fini pour aujourd'hui, je vais vous enlever la perfusion et tous les câbles des électros. Plus besoin de tout ça : on sait tout sur tout ce qui est à l'intérieur de vous.

Le visage boursoufflé, qui lui fait face sans rien lui rappeler sur le moment, se met à nouveau à parler dans un appareil.

— Oui, Katy, tu es toujours là ? Tu peux venir maintenant si tu veux, il a l'air vraiment réveillé. Je te l'assois ?

Toujours cette voix désagréable qui l'a sorti de sa poursuite infernale. Comment saura-t-il qui lui a donné ce coup derrière la tête ? Farrokh ? Il referme les yeux. Satané Farrokh. Il ne lui échappera pas cette fois. C'est alors que les traits gracieux de Noor, Noor l'inoubliable, esquissent une surimpression dans la lumière crue du ciel saturé des versants montagneux.

Un peu plus tard...face à une autre silhouette, il est assis, raide, emprunté, dans le fauteuil à dos très droit de cette chambre impersonnelle, où flotte l'odeur des aseptiques médicaux. Dans cette clinique spécialisée où il est censé « se récupérer ». De jolis yeux gris, presque félins et qui lui rendent visite chaque jour, le regardent en souriant :

—Je trouve que vous avancez à pas de géant. Les résultats des examens complémentaires sont excellents. Vous récupérez à la vitesse grand V. Tout cela ne

sera bientôt qu'un mauvais souvenir.

Les jolis yeux gris rougissent, bégaiement :

—Euh, excusez-moi. Tout devrait se remettre à fonctionner normalement, moyennant quelques aménagements et bien sûr la rééducation quotidienne plusieurs heures par jour. Je pense qu'un retour à la maison est tout à fait envisageable. Votre épouse est d'accord. Bien sûr, ce sera un peu comme si vous commenciez une toute nouvelle vie dans l'ancienne enfin, celle avant l'ancienne, enfin... celle avant la toute dernière, mais vous allez voir, ça peut être très bénéfique voire accélérer le processus de récupération. Bon, c'est mon pronostic. Mais... oui, tout ira bien.

Il se retient de lui dire que non, tout n'ira pas bien. Et puis cette histoire de nouvelle vie dans l'ancienne qu'il a quitté pour une nouvelle qui s'est avérée un enfer. Il n'y a pas de nouvelle « nouvelle vie » qui tienne. Un long séjour médicalisé, même dans une très bonne institution ne fait pas forcément de vous un individu apte à reprendre le cours très ancien des choses surtout lorsque vous vous réveillez sur l'autre rive du long fleuve intranquille de l'existence. Ils en ont de bonnes les médecins.

Les jolis yeux gris s'éclaircissent, se veulent bienveillants :

—Bien entendu, nous allons continuer à vous voir régulièrement. Comme vous le savez, il y a beaucoup à reconstruire mais vous allez être très bien accompagné. Chez vous et ici aussi. A propos, nous attendons un visiteur qui devrait vous faire du bien. Les mains des jolis yeux gris repoussent une mèche de cheveux roux derrière une oreille délicate.



Il regarde à présent ses propres mains. Impeccables. Ongles manucurés. Des mains manucurées, voilà ce qu'il est désormais. Il n'a pas le souvenir, même fugitif, de les avoir jamais eues comme ça. Ces mains qui ont couru sur des pentes escarpées, qui ont frappé, qui ont tenu un fusil, lancé des grenades, humé l'odeur du feu. Qui sont là dans ce fauteuil. Ici. Maintenant. Ces mains sont-elles l'émanation de ce nouveau moi qui ne revivra jamais dans l'ancien?

—Est-ce que vous savez qui a pu me donner ce coup sur la tête ? Qui a fait que je me retrouve ici aujourd'hui ?

Les jolis yeux gris soupirent avant d'esquisser un sourire.

—Ce n'est pas aussi simple que ça. On en a déjà parlé.

Des coups nerveux battent la porte. Les jolis yeux gris lancent à la cantonade un « Oui, entrez ! » cristallin.

—Je crois que votre visiteur est arrivé. Je vous laisse en bonne compagnie.

La porte s'ouvre sur un fauteuil roulant manœuvré par des mains larges comme des battoirs aux doigts musculeux, tandis que les jolis yeux gris quittent la pièce.

—Eh Salut, Torpedo24, ça fait une paye. Dis donc. Et pourtant une fois de plus, on est tout près l'un d'l'autre. Moi ch'suis juste dans l'pavillon d'à côté mais jusqu'à maintenant ils voulaient pas qu'on s'voie. Pas en état qu'ils disaient. Y paraît que t'arrêtes pas de dormir. Enfin, pas en état, pas en état... J'te dirai pas plus que moi, tu m'vois, bon y paraît que j'vais finir par m'lever de ce fauteuil quand ma moelle aura fini d'se refaire. C'est pour ça qu'y m'gardent, ils attendent qu'elle aille mieux. Parce que bon la tête, elle va très bien et le reste aussi, si tu vois c'que j'veux

dire. T'as vu le joli brin qu'on a comme toubib. Chaque fois que j'la vois, Katy, j'ai une décharge électrique dans la moelle, j'me dis que c'est une bonne chose, ça va la faire guérir, la moelle. Et que, question filles, j'vais pouvoir reprendre ma vie d'avant, enfin d'avant l'Afghanistan. Parce que bon, même avec la moelle bien retapée, pas sûr que je sois encore bon pour aller faire du bizz en Kapisa. Et puis, si c'est pour mitrailler encore des gamins, non merci. Sacrée bavure quand même ce tir sur des civils, hein ? Bon alors et toi, qu'est-ce que tu racontes ? A part dormir, tu fais quoi ? Tu te sens comment ?

Depuis l'arrivée de cet homme au crâne rasé et aux yeux violets, couleur de crépuscule, il n'a cessé de regarder ses propres mains manucurées et celles de son vis-à-vis, qui après avoir quitté les roues du fauteuil, s'agitent, syncopées, comme des ballerines qui danseraient sur du rap. Que répondre à cette question ? Qu'est-ce qu'il a à raconter lui ? Noor, Farrokh ? L'état de sa moelle qui n'a pas l'air folichonne non plus ?

—Est-ce que tu sais qui m'a donné un coup sur la tête au moment où je suis rentré dans ma chambre après la douche ?

Les battoirs qui s'étaient immobilisés un instant sur les genoux du soldat attrapent les deux côtés du crâne lisse. Les yeux crépuscule se froncent. Puis les mains repartent pour un nouveau ballet.

—Attends, là, j'vois pas trop de quoi tu parles ! On a été pris dans une embuscade, on s'est fait doucher par des cailloux qui tombaient de partout et d'autres trucs qui sentaient la poudre. C'est que c'est notre guide, Farrokh, qui nous aurait vendus. Lui, de toute façon il est mort dans l'affaire.



Toujours raide dans son fauteuil à dos droit, il regarde encore ses mains. Souples, qui semblent avoir perdu les stigmates de la vie d'avant. De celle juste avant : la vie de militaire en Afghanistan. Elles seraient presque douces, ses mains. Comme celles de Noor quand elle les posait sur son torse musclé de parachutiste surentraîné. Son esprit glisse vers Farrokh, qui signifie heureux, bien malheureux sur Terre. Est-il heureux dans sa nouvelle vie, au paradis ? Avec la satisfaction d'avoir accompli son devoir ? Et lui, avec ses mains soignées, qu'est-il allé faire dans ces combats quand il a plaqué sur un coup de tête sa vie bien huilée de mécano dans le garage de son père ? Il se frotte les yeux comme pour faire tomber la poussière des questions et lance à son compère :

— Les militaires sont des types suicidaires de toute façon.

Puis, il laisse sa pensée quitter le fauteuil roulant et faire une incursion de sniper dans sa propre adolescence. Suicide. Tentative ou menace, il ne sait plus. Il a essayé. Pour emmerder le paternel. Il avait 15 ans et ne savait pas quoi faire de sa vie d'alors.

Les mains du fauteuil roulant, elles, n'ont pas lâché l'affaire.

—T'es gonflé de dire ça. Je te rappelle que tu t'es fait affecter à la brigade La Fayette pour changer de vie et pas pour te faire sauter. Personne fait ce métier avec des idées pareilles. On a fait un sacré paquet de missions ensemble, toi et moi. Une chance qu'on en ait réchappé tous les deux. Quand on aura récupéré, ils nous réinséreront, y paraît. Dans quoi, on verra. Ça dépendra de notre état. Si tu veux, j't'aiderai à monter ton truc de bagnoles de course.

Les battoirs reprennent place sur les roues du fauteuil

qu'elles font bouger d'avant en arrière. Le type a besoin d'exercice, ça se sent. Lui, raide dans son fauteuil à dos droit, voudrait repartir dans les limbes de Noor, ses yeux vermeils et ses courbes matinales.

—Tu sais ce qu'elle est devenue, Noor ?

Les battoirs immobilisent le fauteuil.

—Non, c'est pas vrai ! T'es vraiment en plein stress post-traumatique, mon vieux ! On dirait que t'es resté bloqué au 8 mai 2010. Toi, notre meilleur tireur, super entraîné, mental d'acier. T'as jamais oublié cette fille qui voulait ta peau ? Bon d'accord, sans jeu de mots, tu l'avais sacrément dans la peau mais n'empêche. Tu te rappelles pas qu'elle voulait venger la bavure ? Parce qu'on avait canardé des membres de son ethnie ? Heureusement que je l'ai descendue avant qu'elle t'assomme. Sinon, t'aurais pas fait un pli. Tu m'en as voulu sur le coup, oui, mais juste après on est repartis et bon, la suite tu la connais non ? Boum ! Boum ! Badaoum !

Non, la suite, il ne la connaît que depuis quelques minutes, depuis l'arrivée de ce fauteuil roulant qui l'a appelé Torpedo24. Et la suite de la suite, il va devoir la réapprendre.

C'est donc ça la nouvelle vie.

Quand on découvre que la femme qu'on aimait vous a trahi, qu'on ne lui dira plus jamais dans sa langue natale « Bonne nuit, Noor chérie, bonne nuit », quand on doit accepter d'être marié à une autre, quand on ne reconnaît plus grand monde, qu'on ne sait plus comment s'appelle ce type à la moelle défaillante, là, en face de vous, le compagnon de feu et d'infortune, quand on a sacrifié un guide afghan de 15 ans.

Et qu'on a oublié jusqu'à son propre prénom.



La Magie des Durpais

par Mélanie



Depuis deux mille ans, les Karawas célébraient annuellement la Grande Renaissance. Depuis trois cents printemps, la fête se déroulait malgré eux dans les limites de la Durpe, mais les rituels ne changeaient pas. Chaque soir, les Durpais ornaient leur peau écarlate de motifs aux couleurs des fleurs nées dans leur longue chevelure noire. Ainsi parés, ils coloraient les chaudes brumes nocturnes, tout comme les volutes qui s'échappaient de flammes multicolores. Ces feux inoffensifs naissaient aux racines des arbres et s'élevaient en fumée vers les cimes, telle la montée de sève au sortir de l'hiver. La vie renaissait ainsi jusqu'au cœur des bois, où des percussions palpitaient gaiement. Des chants susurrés

offraient leur souffle à la sylve, qui semblait ainsi respirer en symbiose avec les pulsations. Transcendée par ces rituels, la nature revenant à la vie redonnait aux Durpais la force de supporter encore une année d'isolement et l'espoir de renouer avec le Miram.

Un soir, des Miramoths s'introduisirent illégalement sur le territoire karawa. bercés dans le mépris de ces « sauvages », ils n'en connaissaient que le bruit propagé par leurs aînés : une race inférieure, aussi différente d'eux par son apparence que par ses coutumes arriérées. Mais ces quatre dissidents avaient décidé de se forger leur propre opinion en bravant l'interdit de Mirtan Ier, roi du Miram. Aussi, plus ils s'enfonçaient dans l'épaisse végétation, plus les merveilles surgissaient devant eux. Ici, un escalier de racines gigantesques s'enroulait en hauteur et menait à une habitation végétale. Là, un pont de lianes entre deux arbres dévoilait une voie aérienne. Des fumets verts et alléchants se mêlaient à des effluves floraux, emplissant une atmosphère si épaisse d'humidité que la petite bande croyait, à chaque inspiration, goûter aux plats dont ils émanaient et, à chaque geste, caresser les fleurs dont ils s'exhalaient. Comment un peuple primitif pouvait-il procurer de tels plaisirs sensoriels ?

Soudain, un groupe de Durpais leur barra la route.

D'un port plus élégant que l'image véhiculée par les Miramoths, ces prétendus sauvages s'adressèrent à eux en langue commune avec une finesse absolue, aussi envoûtante que le parfum de leurs fleurs capillaires.



—Pouvons-nous vous aider ?

—Ne nous faites pas de mal ! On voulait juste voir la fête !

—Du mal ? C'est la Grande Renaissance, pas la fête des souffrances.

Les autres Durpais sourirent à ce clin d'œil à leur nature prétendument barbare.

—Venez. Vous verrez comme la vie est belle ici !

—Mais... vous savez qu'on n'a pas le droit d'être là ?

—Certes. Et nous n'avons pas le droit de vous parler.

—Et ça ne va pas vous attirer d'ennuis ?

Devant l'air candide des Miramoths, la vague inquiétude initiale de leurs hôtes laissa place à un enthousiasme engageant.

—Vous avez fait le premier pas, notre cheffe nous dirait de faire le second. Votre curiosité est peut-être le signe que nos peuples peuvent s'entendre.

Un visiteur s'agita légèrement : leur expédition ne portait aucune ambition politique et il craignait désormais que ses conséquences ne les dépassent. Mais l'une de ses camarades coupa court à son appréhension.

—C'est au moins le signe que nous sommes moins obtus que nos parents. Enchantée ! Je m'appelle Linelia.

—Bienvenue, Linelia. Moi, c'est Tanis, et voici mon frère Gueltar.

Les deux porte-paroles Durpais serrèrent dans leurs mains longues et fines la pogne bleu nuit de leur invitée. Les autres les imitèrent, même Sirem, le plus hésitant

tant des Miramoths.

Au long de la nuit, les visiteurs comprirent combien leurs différences avaient été exagérées. Les musiques traditionnelles *karawas* sonnaient comme de proches parentes des leurs. Même la danse locale ressemblait à leur *kozu*. Finalement, leurs affinités apparurent avec une telle évidence que Sirem oublia toute réticence quand les Durpais les raccompagnèrent à l'orée du bois.

—On a passé une nuit de rêve ! On peut revenir ?

Le sourire radieux de Tanis projeta des éclats de lumière quand son rire explosa.

—Bien sûr ! Mais ne dansez plus devant Cléis si vous voulez éviter une guerre...

En réalité, la bienveillante cheffe *karawa* s'était vite mêlée aux inconnus et réjouie de les initier à sa danse préférée. Aussi, personne ne fut surpris en entendant sa voix approcher.

—Merci pour votre visite. Soyez toujours les bienvenus en Durpe.

Les rebelles revinrent donc régulièrement. Grâce à l'amitié véritable qu'ils forgèrent avec les Durpais, tous finirent par entrevoir la possible unité de leur nation. Et une idée germa dans l'esprit de Tanis.

—Nous devrions aller parler au roi.

—Mirtan n'entendra rien. Ses audiences publiques sont une mascarade. Il n'écoute que les puissants.

Mais le regard de Tanis brillait d'un feu inédit, ses cheveux s'éclairant de fleurs aux couleurs plus vives et au parfum plus entêtant que jamais. Linelia comprit qu'il serait impossible à dissuader et accepta de



de l'aider.

Trois jours après, une délégation se présenta aux portes du roi. Quand elles s'ouvrirent, deux gardes au regard mauvais croisèrent leurs lances.

—Découvrez-vous pour votre roi !

Les visages rubis des karawas apparurent aux soldats, dont les cheveux bouclés se hérissèrent. Sirem se dressa devant les lances braquées sur ses deux amis.

—Nous portons un message de paix.

—Le roi n'a pas de temps pour ces sauvages.

Voyant Sirem se tendre, Linelia s'inclina en présentant un panier garni de spécialités karawas.

—Si ces humbles présents peuvent ramener sa majesté à de meilleurs sentiments...

Sur un rire méprisant des gardes, le panier alla s'écraser contre le mur. Linelia comprit qu'ils n'entendraient pas raison. Elle s'excusa, fit une révérence et s'éloigna en invitant les autres à la suivre. À peine tournés, ils entendirent les sbires appeler des renforts. Sirem s'élança vers une ruelle.

—Vite ! Par...

Une flèche lui coupa joue et parole. Les gardes auraient pu les abattre, mais leurs flèches rasantes visaient simplement à leur faire passer l'envie de négocier. Les diplomates en herbe détalèrent comme du gibier.

De retour en Durpe, Tanis et Gueltar narrèrent leur échec à la cheffe. Déçus par leur défaite sifflante, désespérés, ils évoquèrent le vieux conte de Zou l'enchanteresse, censée les libérer. Alors, Cléis expliqua à

ses fils comment la magicienne avait réellement aidé leurs aïeux à s'unir à des voisins. L'invocation nécessitant une volonté réciproque d'alliance, les anciens avaient dû attendre, comme aujourd'hui, que des membres des deux races se rencontrent par curiosité. Alors, ils avaient pu inviter l'enchanteresse à plaider leur union devant les décideurs.

Quand les quatre Miramoths revinrent la semaine suivante, alarmés par la surveillance renforcée autour de la Durpe, Tanis leur parla de Zou et tout fut décidé. En peu de temps, ils réunirent le matériel, et le rituel put commencer. De part et d'autre d'un double foyer, Gueltar et Sirem entonnèrent la formule requise sur le tempo imposé par les percussions de Tanis et Linelia, mélange des sons des deux races. Ils exécutèrent ensuite leurs danses respectives autour des flammes écarlates et bleu nuit. Entraîné par leur ronde synchronisée, à mesure que le rythme s'intensifiait et que les chorégraphies fusionnaient, un tourbillon de fumée bicolore se formait et s'élevait en volute mauve. Ce rayon vaporeux toucha la canopée au dernier battement de tambour, au moment où Sirem et Gueltar posaient leur dernier pas en s'empoignant l'avant-bras. Le cœur battant, danseurs et percussionnistes mirent quelques minutes à reprendre leurs esprits. Sirem fut le premier à briser le silence.

—Et maintenant ?

—On patiente. Zou peut mettre plusieurs jours à arriver.

Par prudence, les Miramoths décidèrent de rester en Durpe en attendant Zou. Mais, le lendemain matin, ils avaient disparu. Les Karawas en comprirent vite la raison en découvrant des empreintes de bottes sur le



sentier, puis la construction d'un mur autour de la forêt. On les enfermait pour de bon ! Dès lors, toute communication serait interdite entre leurs peuples. Les Durpais ignorerait le sort réservé à leurs amis.

Envoyés à la capitale, ceux-ci comparurent devant Mirtan. Ses hommes les avaient suivis en Durpe et avaient assisté à l'invocation. Ce flagrant délit de collusion constituait une trahison. Condamnés à l'exil, ils embarquèrent dès le lendemain à destination d'une terre lointaine.

Une nuit, peu après leur départ, Sirem se réveilla perclus de crampes. Dans une torsion de douleur, il vit Linelia suffoquant sous les mêmes maux. Entrecoupées de pauses de plus en plus courtes, les périodes de supplice se multiplièrent et s'amplifièrent jusqu'au lever du soleil. Là, comme délivrés de leur peine par la douceur du jour, ils expulsèrent un soupir de soulagement. En se redressant pour respirer, Sirem distingua une silhouette au milieu de la cale. Enveloppée d'un halo mauve qui disparut avec la grâce d'une étoile filante, une femme au teint doré les observait. Sa bouche s'ouvrit, dévoilant des dents du bonheur.

—Je suis Zou. Vous m'avez appelée pour mettre fin à des siècles de désaccord entre votre peuple et les antiques Karawas, pour accomplir la communion de vos peuples, qu'ensemble vous soyez mariés et renés. Me voici.

La magicienne s'avança vers les hors-la-loi et s'assit tranquillement devant eux.

—Désolée pour les souffrances que mon arrivée vous a causées. L'invocation a imprégné vos corps de la Magie nécessaire à ma venue. Vous venez de vous en décharger. Maintenant, dites-moi tout. Que faisons-nous

au milieu de l'océan ?

Comment expliquer à Zou que sa présence s'avérait inutile ? Son invocation n'avait que renforcé l'oppression des Durpais et contraint les dissidents miramoths à voguer vers un horizon obscur. La Magie ne pourrait plus rien pour eux, et cette nouvelle vie aux antipodes de leur idéal ne laissait plus de place à la faiblesse de l'espoir. Pire, pour les quatre rebelles, l'enchanteresse représentait maintenant un danger à éliminer. Il en allait de leur survie.



L'aventure rêvée

par Anne-Cécile



Le jour de son départ, Juliette fit une dernière fois le tour de son jardin. La maison avait été vidée la veille par les déménageurs, qui avaient transporté ses affaires au garde-meuble : un bric-à-brac de meubles dépareillés, de caisses remplies de livres de poche, de vaisselle bon marché, d'affiches de spectacles et de bibelots à valeur sentimentale. Juliette n'avait jamais investi beaucoup d'argent dans son intérieur, cependant elle s'était sentie bien dans ce petit univers familial. L'extérieur de la maison était propre mais sans prétention, avec des murs de crépis

beiges et des volets marrons, qu'elle avait rafraîchis à son arrivée.

Pour le jardin, c'était différent. Juliette y avait consacré une bonne partie de ses soirées et de ses week-ends, à planter, désherber, arroser, tailler et récolter les fruits de son labeur. S'y mêlaient au gré des saisons glycines, passiflores, bruyères, œillets d'Inde, myosotis, millepertuis et anémones, des noms de fleurs échappés du jardin de ses grands-parents. Son coin de potager avait bénéficié de ses soins les plus attentifs avec ses carottes, salades, courgettes, pommes de terre, haricots verts et petits pois. Sans oublier son péché mignon, les fruits rouges, avec les fraises et framboises, les cassis et groseilles, plantés à l'ombre d'un cerisier. Au fond du potager, elle avait installé un petit carré d'herbes aromatiques dont elle appréciait autant les odeurs que les saveurs : thym et origan, ciboulette et basilic, sauge et coriandre, romarin et laurier... Maintenant qu'elle devait dire au revoir à son jardin, elle sentit son cœur se serrer.

Mais prompte à éloigner toute nostalgie, elle pensa alors au prochain occupant qui viendrait bientôt prendre possession des lieux. Le nouveau propriétaire était un jeune retraité de l'Éducation Nationale, qui avait eu un coup de cœur pour la maison, et en particulier pour ce coin de verdure. Bien que jardinier amateur, il s'était enthousiasmé lors de la visite à la vue du jardin et du potager, si amoureuxment entretenus. Sa douceur, son regard pétillant, sa sincérité, avaient



décidé Juliette à le choisir comme successeur des lieux.

Rassurée par ces pensées, elle referma le portail et marcha jusqu'à la gare. Elle n'était jamais allée bien loin jusqu'à présent, enfin bien loin hors de France, mis à part une semaine de vacances en Espagne avec des amis. Cette fois-ci elle était bien décidée à faire le grand saut. D'abord prendre le train jusqu'à Paris, ensuite le RER jusqu'à Roissy Charles de Gaulle, et puis après, l'aventure !

Elle avait pris une valise peu encombrante, qu'elle put hisser au-dessus de son siège dans le train. Une femme aux cheveux grisonnants lui faisait face, assoupie sur son livre. Juliette n'avait acheté aucune lecture car elle avait envie de contempler les paysages qui défilaient et laisser libre cours à ses pensées. A Paris, elle trouva rapidement sa correspondance pour Roissy et déjeuna d'un sandwich dans le RER. Autour d'elle commençait déjà le voyage, elle entendait parler allemand, japonais, italien, et d'autres langues encore qu'elle ne reconnaissait pas. Les gens portaient des sacs à dos ou trainaient des valises, certains lisaient des guides de voyage, d'autres somnolaient sur leur strapontin.

Quand elle arriva à destination, l'aéroport lui apparut dans toute son immensité. Comment s'y retrouver ? L'avantage, c'est qu'elle avait tout son temps. Elle entra dans le Terminal 2E et se dirigea vers le comptoir d'Air France, où l'accueillit une hôtesse souriante à la tenue impeccable.

Juliette lui adressa sa requête : « Bonjour, j'aurais souhaité connaître les vols Air France pour les prochaines 24 heures. »

L'hôtesse ne se départit pas de son sourire, elle devait

être habituée à toutes les demandes. « Pourriez-vous me préciser pour quelle destination ? »

« En fait, je n'ai pas d'idée arrêtée », lui répondit Juliette. « Je voudrais un siège normal, enfin je veux dire pas en classe affaires. Et est-ce qu'il est possible de bénéficier d'un tarif de dernière minute ? ».

L'hôtesse haussa un sourcil : « Nous ne faisons pas de réduction de ce genre sur nos vols, je suis désolée ».

Juliette ne se laissa pas décourager par sa réponse : « Hé bien tant pis, ce n'est pas grave, aujourd'hui est un grand jour pour moi ! Je veux bien consulter les vols, s'il vous plaît. »

L'hôtesse fit une recherche sur son ordinateur et tourna l'écran vers Juliette : « Voici les vols des prochaines 24 heures, j'ai retiré l'option business class. »

Juliette se sentie comme à la croisée des chemins de sa nouvelle vie. Les destinations défilaient devant ses yeux : Singapour, New-York, Dakar, Reykjavik, Rio de Janeiro, Hong-Kong, Istanbul, Point-à-Pitre... Dans sa valise, elle n'avait privilégié aucun climat, en se disant qu'elle pourrait s'acheter les vêtements adaptés sur place.

« Si vous n'avez pas certains vaccins, cela limitera forcément vos destinations », lui précisa l'hôtesse. Elle poursuivit : « un certain nombre de pays exigent aussi un visa, tout cela nécessite d'anticiper son voyage ».

Malgré le sous-entendu, Juliette ne se laissa pas abattre : c'est vrai, elle n'avait pas pensé à tout, mais cela faisait partie de l'aventure et l'aiderait dans son choix. Maintenant il fallait qu'elle laisse libre cours à son instinct. Elle passa et repassa en revue toutes les destinations où elle pourrait atterrir le lendemain.



Ah... Ce n'était pas si simple ... Quand elle avait projeté cette journée, elle entra dans l'aéroport, achetait un aller simple et s'envolait. « J'hésite encore entre plusieurs destinations, je reviens vers vous très vite », finit-elle par dire à l'hôtesse.

Juliette se retrouva dans le hall, à contempler les pistes d'atterrissage par les immenses baies vitrées. Elle se sentit soudainement très seule aux portes de sa nouvelle vie.

« Oh pardon, excusez-moi ! ».

Un homme, fonçant tête baissée vers sa porte d'embarquement, venait de la percuter. Elle se retrouva par terre, sa valise roulant vers une destination inconnue.

« J'espère que vous ne vous êtes pas fait mal ? », s'inquiéta l'homme. A cette question, Juliette fondit en larmes. « Non non, tout va bien, enfin non pas vraiment, mais ça n'a rien à voir, en fait je dois partir aujourd'hui, c'est compliqué, mon billet... ».

Les yeux pleins de larmes, elle se releva et se trouva alors face à l'homme pressé. La trentaine, très grand et brun, il regardait Juliette avec un sourire qui lui sembla très doux. « Je suis désolé, ça m'apprendra à partir en dernière minute. Il faut que je me renseigne sur un prochain vol. Vous voulez m'accompagner ? Comme ça vous on pourra parler de cette journée compliquée, enfin si vous voulez bien sûr ? »

Juliette esquissa un sourire : l'accent québécois de l'homme était charmant et elle avait du temps devant elle. Il n'y avait pas de hasard, il allait sans aucun doute faire partie de sa nouvelle vie !



Hack d'un pentito

par Albert



Oui, bien sûr. Tu as raison. J'arrive à cet âge où la tentation du sentimentalisme contrevient à l'exigence professionnelle. Et nous savons tous deux comment les sentiments nuisent à nos missions. Tiens ! Considère que nous sommes plutôt deux collègues se retrouvant autour d'un verre après une journée

As-tu remarqué comme nous avons une conscience aigüe de nous tromper au moment même où nous commettons une erreur ? Et malgré cela, nous persévérons dans ce chemin que nous savons faux. Tu me connais, je n'ai jamais été quelqu'un d'intuitif. Là, dès le début, j'ai bien senti que c'était folie que d'accepter. Une nouvelle vie ! Tu parles.

Laisse-moi t'expliquer toute l'histoire. Entend que je ne te demande pas de comprendre, je ne cherche pas à échapper à mes responsabilités. C'est plutôt que je me sens en dette avec toi. J'ai comme le besoin de me justifier à tes yeux. Comme un père qui alerterait son aîné sur les pièges qui l'attendent. Que dis-tu ? Tu n'es pas un héritier mais totalement légitime pour ce poste.

de travail. Installons-nous ici et parlons boutique. Bien, je te remercie cette concession. Souhaites-tu que je te serve quelque chose ?

Elle s'appelle Julienne David. Ne cherche pas dans l'annuaire, il s'agit là d'un nom de scène. Leur nom de baptême, seul le curé et le bon dieu le connaissent. La Compagnie a fait appel à Julienne pour aller sur « Internet ». Nous sommes comme toutes les entreprises. Nous aussi devons utiliser ces outils maintenant. Tu connais le Patron. Quand il entreprend, il ne s'entoure que des meilleurs. Et peu de ses pairs peuvent contester à Julienne sa virtuosité. Ne me demande pas le détail. A moi, ces choses-là me restent aussi mystérieuses que la Sainte Trinité. Excuse-moi. Je blasphème. Ce que je puis te dire, c'est que le Patron a ap-



pris à travailler avec Julienne. Et d'un rôle de support logistique, elle a commencé à intégrer des actions plus opérationnelles. Et je te l'ai dit moi, nous sommes une industrie comme les autres. Alors la Compagnie a « innové », elle a eu ses « start-up ». Et le Patron a réalisé de nouvelles affaires. Une bonne part du gâteau, des projets particuliers, de la promotion, Julienne avait là de quoi s'offrir une belle nouvelle vie. C'est bien la seule erreur que je connaisse au Patron. Je crois qu'il n'a pas compris Julienne et ses amis. Ce ne sont pas des hommes de l'art à l'ancienne. Ce nouveau monde, ils nous le bâtissent. Ils nous le conquièrent. Et les conquistadors, ça ne plante pas des drapeaux pour les rois. Ils ouvrent leurs chemins. Ils inventent leurs territoires. Ils dessinent leurs cartes. Une nouvelle vie ? Tous les jours ils se la font leur nouvelle vie. Et quand ils doivent passer deux fois par la même route, c'est en eux. Ils se sentent obliger de sortir de la piste avant qu'elle ne leur soit habitude. Alors la Julienne, elle a parcouru des couloirs, elle a ouvert des portes, elle est entrée dans des salles qui avaient poussière comme gardien. Et tu sais que la curiosité n'est pas encouragée dans la Compagnie. Et tu te doutes qu'elle n'a pas demandé la permission. Et tu vois ; ce qu'elle a trouvé lui a donné des idées. Toi, les idées, tu les partages avec le Patron. Parce que les règles tu les connais. La Julienne, elle a cru que son monde était hors des lois du notre. Et toi et moi savons que les mauvaises idées laissent toujours des traces. Et le Patron, c'est un chasseur. Il renifle ces choses-là avant même que ça te fasse éternuer. Alors Julienne, elle s'est retrouvée du mauvais côté. Mais cette fille-là, tu dois la reconnaître à cette fille-là, elle est brillante. Elle a rapidement compris qu'il y a des péchés sans rédemp-

tion et que son erreur est de ceux-là. Seule une nouvelle vie pouvait la sortir de ce pétrin. Avec son expertise, elle s'est construite une nouvelle identité, est entrée dans une administration et s'est installée dans une de ces régions où même les trains arrivent à l'heure. Patienter sous les radars même en s'ennuyant.

Non, tu vois bien que je ne vais pas me dérober. Tu peux aller pisser.

Je refais du café ? D'accord, je poursuis pendant que tu t'en occupe.

La première fois que j'ai appris l'existence de Julienne, c'était au printemps il y a dix-huit mois. Les impasses où étaient enfermées les autres équipes n'offraient aucun interstice, aucune aspérité où se raccrocher. Alors, le dossier je l'ai lu. Encore et encore. Jusqu'au petit ticket de carte de crédit. Et je suis rentré dans sa tête à la Julienne. J'ai appris que quelle que soit l'épaisseur des murs, les forteresses tombent parce qu'à l'intérieur un assiégé faiblit. Alors, ma méthode, la méthode que je te démontre depuis que tu es arrivé parmi nous, elle est simple. Je deviens chacun des personnages de l'histoire. J'ai besoin de comprendre leurs motivations. De deviner leur première envie le matin en se levant. Leur dernière pensée avant de se coucher. Leurs grandes ambitions et leurs petites douleurs. Et Julienne, c'était un vrai défi tellement elle ne cadre pas avec le profil de nos habitués. Alors j'ai rencontré ses collègues, j'ai fréquenté leurs conférences, j'ai traîné dans leurs sites de travail, dans leurs forums de discussion, dans leur tête pleine d'électronique. Un jour, le fil je l'ai trouvé. Je l'ai tiré. Je suis arrivé à sa nouvelle vie. Je suis payé très cher pour réussir ce genre d'exploit.

« Une femme décède après une cyber-attaque dans un



hôpital ». La une titrait sur ce fait divers le matin où nous devions régler le problème Julienne. Le Patron m'a tendu le journal avec des couteaux dans les yeux. J'ai enquêté. La morte de l'article n'était pas Julienne. Mais Julienne succombait le même jour dans le même hôpital pendant cette même attaque. Et ça ne serait qu'une facétie du destin ? Trop romanesque pour être vrai. Nos amis ont analysé le compte-rendu opératoire sans nous donner des points de départ. J'ai interrogé le chirurgien. Pas le type le plus empathique. Plus persuadé d'un « pas de chance » que d'une erreur de sa part. Un inquiétant et obscur abysse au fond des yeux. Et s'il ne te récite pas la messe en latin, l'histoire, il ne l'a pas écrite. L'anesthésiste était sincèrement plus contrarié que son collègue. Avec un diffus remord de conscience. L'opération était banale, la patiente jeune, il était sorti du bloc au moment où l'intervention a basculé. De toute façon, l'infirmier anesthésiste qui l'assistait cache une trop virulente rancœur contre son mandarin pour le couvrir. Une erreur de son chef serait le réceptacle idéal à son ressentiment. Ceux-là lui ont seulement offert son dernier rêve à la Julienne. Les infirmières étaient au nombre de trois. Les décès pendant les opérations sont rarissimes. Elles étaient sincèrement affectées. Elles m'ont confirmé la chanson de leur patron. Tu y crois toi, une mort aussi inhabituelle et l'hôpital ne m'ouvre aucune porte ! L'information dans le journal avait déjà quelques jours, le corps avait été enlevé et incinéré. Beaucoup trop rapide. Et pourtant. Les pompes funèbres sont de nos clients. Le gérant m'a tout de suite dirigé vers le thanatopracteur. Celui-là a lavé, préparé et poussé le corps dans le bûcher. Elle n'avait pas de famille, il a été le seul spectateur. Enfin, le seul

avec la vidéo-surveillance de l'établissement qui ne laisse aucun doute sur la réalité de la qualité de son travail. Tu y crois toi, un corps qui part en fumée en moins de soixante-douze heures et rien du côté des funérailles ! J'ai retrouvé l'auteur de l'attaque. Au nom de Julienne, ses yeux se sont arrondis et creusés comme deux grands saladiers pleins de l'admiration et du respect d'un expert envers un génie. Il n'était pas au courant de la mort de Julienne jusqu'à notre rencontre. Et encore moins qu'elle avait eu lieu le jour de son attaque. Il a rejoué toute l'histoire pour comprendre s'il avait causé un effet de bord involontaire. Ce n'est pas le cas. D'autres spécialistes à nous ont reconduit ses analyses sans de meilleurs conclusions. Tu y crois toi, une hackeuse meurt pendant une cyber-attaque et aucun lien entre les deux ! C'était là mon premier échec total.

Tu vois, tout cela ne me laisse pas indifférent. Je transpire trop depuis quelque temps. Et je suis le seul à causer. J'ai la bouche sèche. Laisse-moi boire un peu d'eau. Tu as de la chance de ne pas souffrir de cette chaleur.

Et puis... Le contrôle fiscal de l'automne dernier, tu t'en souviens sûrement. Ces choses-là sont suffisamment byzantines pour qu'ils trouvent toujours un os à ronger. Mais là, leur os, on les aurait bénis de nous l'avoir sorti. Le Patron m'a convoqué et m'a simplement dit avec son sourire carnassier : « Carmine, la chasse peut recommencer ». Je te l'ai retrouvé Julienne. Je vais t'épargner les détails. Il faudrait reprendre l'histoire dès le début. Sûr que ça ferait un beau roman mais nous n'avons pas le temps pour ce polar. Sa nouvelle vie, elle te me l'a proposée. Et moi, je l'ai acceptée. J'arrive à l'âge où chaque matin s'ouvre sur la



question de savoir si cette douleur était là la veille. Alors oui, j'ai accepté. Cela durera quelques jours, quelques mois ou quelques années. Qu'importe. Mais j'ai besoin d'être vivant une dernière fois. Alors cette nouvelle vie, je te la prends. Et à pleines mains.

Saxitoxine. Produite par une petite algue ingérée par les coquillages. Elle provoque quelques cas d'intoxication chaque année. Non, tu ne vas pas mourir. Mais tu vas rester paralysé quelques heures, le temps de notre fuite. J'ai appris de Julienne et de ses amis. Cela s'appelle un exploit. A prononcer à l'américaine. La première règle, c'est l'humain. Plusieurs fois, j'ai écrit ma première tirade pour être sûr que tu me laisserais poursuivre. Ensuite le café que je t'avais préparé : un simple diurétique. Tu as choisi les tasses et servi. Tu m'as laissé boire et attendu ce qu'il faut pour te rassurer avant d'avaler le tien. Mais je me suis vêtu en conséquence. Je me suis fait dessus. Tu es sorti pisser moins méfiant et j'en ai profité. Leur second principe : penser différemment ! Je ne pouvais mettre dans le café car je devais moi aussi en boire. Alors j'ai misé sur la tasse. Cinq gouttes ne se voient pas. Et en plus tu as voulu le préparer. Mais tu n'as pas changé de tasse. J'avais réussi.

Au revoir, Guido. Je pars avec Julienne. Nous allons disparaître. Quelques jours, quelques mois ou quelques années, qu'importe combien de temps tu mettras à me retrouver. Une nouvelle vie m'attend.



Elles se sont croisées

par Sara



un cadavre foncé et vermoulu dans ce paysage blanc.

Elle pensa aux heures passées sur ce ponton, aux promenades sur l'eau. Petite, elle avait aimé ramer au milieu de l'étang, s'allonger dans la barque, et contempler les nuages. Le son des vagues, la bien-

Annu

Annu voyait sa soeur contempler la surface de l'étang gelé. Le vent n'était qu'un souffle paisible, et les premiers rayons de soleil qui traversaient la forêt de sapins faisaient scintiller la neige poudrée qui s'était posée doucement sur la glace. Entouré par cette petite forêt, l'étang avait toujours été protégé du vent. Pour cette raison elle savait la surface gelée parfaitement plate tel qu'une patinoire en hiver, et comme un miroir d'eau géant en été.

Pendant les années de négligence, les nénuphars jaunes avaient encore envahi les berges. On pouvait les distinguer emprisonnés sous le voile léger du gel. La glace emprisonnait désormais la vieille barque de son père qui avec le temps avait perdu son éclat. On aurait dit

veillance du soleil et le vent qui lui caressait les cheveux. Adulte, elle ne prenait ce temps que rarement.

Son père avait espéré pouvoir laisser cette cabane construite de ses propres mains à ses deux filles et à ses petits-enfants qu'il avait attendu jusqu'à la fin de sa vie.

Annu sentait la culpabilité et la déception monter en elle. A son âge, cela était désormais trop tard. Elle avait caressé le doux espoir de pouvoir revivre des souvenirs d'enfance avec ses enfants, mais le paradis de son père était aussi la prison de ses enfants. Vivre isolée au milieu d'une forêt laissait peu de possibilités pour fonder une famille.

Dorénavant, cette barque allait être envahie, petit à petit, par la nature qui l'entourait. Son bois allait pourrir sous la mousse et les racines pour laisser la



place à la nouvelle vie. Parce qu'Annu avait décidé de quitter leur maison d'enfance. Pour se libérer de ses souvenirs d'été, pour oublier ses rêves d'une vie différente.

Enfin elle regarda sa sœur aînée Peppi du coin d'œil. Elle était tout ce que Annu n'avait jamais été. Sûre d'elle, expressive et entreprenante. Malgré tout, comme elle, sa sœur n'avait pas fondé de famille. Elle se demanda souvent quelles en étaient les raisons. C'était peut être leur seul point commun.

A 38 ans, elle n'avait connue que cette maison paisible, où elle était restée auprès de son père, jusqu'à sa mort. Peppi, de deux ans son aînée, avait quitté le village, fait des études dans une université finlandaise et commencé à travailler dans une banque réputée. Elle était de retour uniquement pour l'enterrement et pour signer les papiers de vente. Après, elle allait retourner dans sa vie lointaine, et les deux sœurs ne se verraient plus.

Plus jamais voir sa sœur laissait Annu indifférente, cela faisait vingt ans qu'elle avait choisie de les quitter pour vivre ailleurs. A l'image de leur mère.

Peppi

Le soir venu, elle savait que tout allait devenir bleu. Peppi regardait la neige bleuir, le ciel s'assombrir. Elle avait collé son front sur le vitre pour mieux voir. Derrière elle, Annu avait mis le feu dans le poêle en faïence qui se tenait au milieu de la pièce principale qui servait depuis toujours de salon et de cuisine. Sa lumière chaleureuse renvoyait des ombres sur les lettres tissées par leur grand-mère à partir de chiffons colorés. Ces tapis traditionnels sentaient encore le savon de pin, lui rappelant comment sa mère les avait

brossés ardemment sur le ponton à chaque printemps. Annu avait posé la photo de leur défunt père sur le meuble d'entrée, avec les cartes de condoléances. Finalement l'enterrement s'était passé vite. Lecture de la bible, dépose du cercueil au cimetière derrière l'église, café et gâteau à la crème.

C'était bien loin de sa vie à Sydney. Au début elle avait eu l'impression de vivre un rêve comme les avocates d'affaires dans les séries américaines qu'on diffusait ici. Qu'elle se réveillait le matin, enfilaient un tailleur et partait au travail d'un pas pressé un moca latte de chez Starbucks dans la main. Certes, il y avait de ça, mais son appartement faisait à peine vingt mètres carrés, elle avait trois semaines de congés payés par an et à force les sorties s'étaient rarifiées. Elle avait passé l'âge. Et pour être honnête, elle ne s'était jamais sentie à l'aise avec l'expressivité théâtrale anglo-saxonne, qui lui laissait de plus en plus l'arrière-goût amer de devoir se ranger derrière un rôle qu'on lui avait attribué dans leur groupe social.

Au début elle avait été enchantée de pouvoir sortir de leur village reculé de la frontière est de la Finlande. Les personnes qu'elle avait rencontrées en Australie lui avaient semblé assurées, cultivées et multiculturelles. Elle s'était surpassée pour se fondre dans cette masse colorée de personnages et de rôles. Mais depuis quelque temps, leur groupe semblait graviter autour d'un noyau dur de personnes encore plus extraverties et extravagantes qui organisaient encore à près de 40 ans des soirées déguisées alcoolisées et qui passaient leurs week-ends à consommer l'argent gagné sans se soucier de la planète ni de l'éthique. Cela l'énervait ; elle se sentait enfermée et réduite au rôle de flagorneuse dans une mauvaise pièce de théâtre. De plus, elle



aurait aimé aller à l'Opéra de Sydney où elle n'avait jamais mis les pieds, aller au cinéma pour voir autre chose que des blockbusters, aller voir des expositions dans des musées.

Environ moins vingt degrés celsius.

« Je vais me coucher, bonne nuit », lui lança sa soeur qui était déjà en pyjama. Elle avait cette façon de parler. Jamais elle ne la regardait directement, et quand elle parlait elle articulait peu. Comme si ça lui coûtait de lui adresser la parole. « Je t'ai préparé un lit à l'étage dans notre ancienne chambre. »

« Je dormirai dehors », l'interrompait Peppi sans réfléchir. Elle avait repéré l'équipement de chasse de son grand-père, toujours rangé dans le placard de l'entrée. Soudainement, en regardant par la fenêtre la silence blanche s'étaler à perte de vue, elle ressentit le besoin de disparaître de ce monde en s'enfouissant sous cette couverture de neige.

Elle entendit sa soeur monter à l'étage et fermer sa porte derrière elle. Peppi se leva alors, et alla prendre le nécessaire dans le placard.

Dès qu'elle ferma la porte derrière elle, elle se sentit sereine à nouveau. La cabane était la seule habitation à proximité, les voisins étaient à trois kilomètres en vol d'oiseau. On n'entendait que le vent qui caressait les sapins et les quelques boulots dénudés.

Dans la nuit noire, Peppi traversa à pas sûrs la petite forêt. Malgré le noir absolu, elle n'avait pas de lampe de torche. Grâce à la neige, elle sentait facilement si elle s'écartait du sentier où la neige était tassée. Elle grimpa jusqu'au sommet de sa petite colline préférée, ou se tenait un grand sapin.

Arrivée en haut, les branches des sapins laissaient la

place à la lumière pâle des étoiles et de la lune, dont le triste visage la saluait comme un ami de longue date qu'elle n'avait pas vu depuis des années. Elle avait toujours pensé que le visage de la lune avait inspiré la mélancholie de Helena Schjerfbeck lorsqu'elle avait peint des images de son vieillissement. C'est peut être pour cela que cet enfant prodige avait fini par choisir la réclusion dans la nature, loin de tous, pour peaufiner son art.

Satisfaite de la place qu'elle avait trouvée sous le sapin et abritée du vent, elle entassa la neige sous le sapin. Elle déroula la peau de renne pour isoler son lit et s'assaya dessus. On voyait bien l'étang d'ici, ainsi que la petite cabane en rondins. Elle crut voir sa soeur par la fenêtre, et elle distingua l'ombre de la barque sur les berges.

Elle se demanda si sa soeur était déprimée. Elle avait toujours été avare en paroles, mais depuis le début de son séjour elle n'avait pas réussi à extirper plus de deux phrases consécutives. Impossible de dire ce qu'il lui passait par la tête. La mort de leur père deux semaines auparavant avait certainement bousculé sa vie. L'enterrement luthérien, tenu deux semaines après le décès comme c'était la coutume, avait été organisé selon toutes les règles de l'art. Peppi était arrivée juste la veille de l'enterrement comme l'avait souhaité sa soeur.

Elle se leva avant que le sentiment de culpabilité ne l'atteigne. Elle fit quelques mouvements dynamiques pour activer sa circulation sanguine avant le coucher, puis enleva ses chaussures et son pantalon d'extérieur. Enfin, habillée avec un caleçon et un haut en laine Mérinos, des chaussettes en laine, un bonnet et des gants, elle se glissa dans son sac de couchage étalé sur



la peau de renne. Elle avait posé ses chaussures à côté d'elle et gardé un pull en laine dans le sac à coucher en cas de baisse de température.

La nuit était magnifique. L'obscurité s'était étalée sur l'ensemble du ciel, en caressant les constellations au passage. La neige était propre et blanche, l'air sec et froid avait supprimé toute odeur mettant un accent sur le silence absolu. L'odorat et l'ouïe étaient au repos total. Mais la vue ! Qu'elle regarda la neige ou le ciel étoilé, tout reflétait le peu de lumière qu'il y avait. La brume de la voie lactée était clairement visible au dessus de sa tête.

Les étoiles sont enfin à leur place, réalisa Peppi. A Sydney, la pollution lumineuse l'avait empêché de voir les étoiles, et les rares fois où elle avait pris le temps de lever ses yeux sur le ciel nocturne, les étoiles avaient été comme mal rangés. Ça lui avait donné le mal du pays et un profond sentiment de déracinement. Ce vide avait résonné en elle. Mais ici, tout était à sa place. Aucun avion, aucun son.

Ses paupières s'alourdissaient, mais elle lutta contre le sommeil pour ne pas perdre ce moment précieux de plénitude. Elle écouta le vent traverser la forêt et observa la lune brillante et froide au travers des branches de son sapin préféré. Elle s'endormit avec ce profond sentiment de bien-être.

Le matin venu, sans ouvrir ses yeux, elle sut qu'il s'était mis à neiger. Elle entendait les flocons de neige se poser sur les branches, sur le tapis blanc couvrant la forêt, sur son nez. La neige l'enveloppait avec affection.

De loin elle entendait la porte de la maison s'ouvrir, et réalisait qu'Annu était déjà levée et devait aller

chercher l'eau dans les puits pour préparer le café.

En ouvrant ses yeux, elle ne put pas s'empêcher de sourire en voyant un nouveau voile transparent de neige qui s'était posé sur l'ancien, et les petites traces des oiseaux et écureuils curieux qui avaient tourné autour de son nid au petit matin. L'air coulait désormais librement dans ses poumons.

A chaque respiration, la pollution de Sydney semblait sortir de ses poumons. A chaque inspiration, les odeurs superposées disparaissaient de son cerveau encombré. A chaque souffle, le lien de soumission qu'elle avait avec ses amis et son travail semblait plus lointain. La liberté l'envahissait au rythme des flocons de multi-formes qui se posaient sur son visage et son corps.

Annu

Annu frottait ses mains crevassées avec vigueur avant de tourner la manivelle. Elle avait été obligée de se lever vers 3 heures du matin pour briser la glace des puits, comme toutes les nuits où la température baissait en dessous de moins dix. Pendant les vagues de froid persistants, comme maintenant, elle était obligée de se lever même plusieurs fois la nuit pour empêcher que les puits ne se gèlent. Parfois, il suffisait d'attendre quatre heures, et la couche de glace avait déjà pris une épaisseur de trois centimètres, l'empêchant d'avoir de l'eau sans une intervention pénible à la tarière.

Elle souleva le seau en plastique rouge avec peine, et le porta dans la cabane en faisant attention à ne se pas mouiller. A l'intérieur, il faisait chaud et agréable. Elle avait allumé le feu dans le poêle avec les bûches de boulot qu'ils avaient coupé à l'automne. Le stock de bois était suffisant pour cet hiver, même s'il avait



fait froid.

Il neigeait encore. D'expérience elle savait que si la neige s'entassait trop sur les branches, et que les températures passaient en dessous de zéro, la neige humidifiée deviendrait trop lourde et casserait les branches. Il était déjà arrivée que les branches alourdies tombent sur le seul fil électrique qui menait dans leur coin reculé. A l'époque, elle et son père avaient été obligés d'évacuer leur maison et de louer un petit T3 en ville en attendant l'intervention pour rétablir le courant. Son père avait été malheureux de rester à l'intérieur d'un appartement, il avait passé ses journées sur le balcon à boire et à fumer.

Son père l'avait bien aidé avec tous les travaux jusqu'à ses 80 ans. Même si son problème d'alcool lui avait rendu ses mains tremblantes, son état de santé et son caractère borné lui avaient permis de continuer jusqu'au jour où il avait fait un accident vasculaire cérébral. Son médecin lui avait déconseillé d'aller nager dans le lac gelé après le sauna à 80 degrés. Lui avait juste souri et sorti l'ancien dicton de médecine populaire: « mikäli sauna, viina ja terva ei auta, on tauti kuolemaksi »⁽¹⁾. Tête de mule.

Le médecin du village ne fut pas surpris quand il apprit les circonstances de sa mort. Ni personne d'autre, d'ailleurs, puisque le secret médical s'arrêtait dès qu'un villageois décidait d'aller consulter. Leur médecin se sentait manifestement seul, et adorait attirer l'attention des villageois en racontant la vie de ses patients en prenant un ton confidentiel. Dans ce village où rien ne se passait, à part amour, gloire et beauté, sources de discussions inépuisables, les rumeurs couraient vite. Les scandales autour des filles qui avaient demandé une contraception, des garçons

qui avaient attrapé des maladies sexuellement transmissibles de l'autre côté de la frontière... Annu allait voir le médecin deux fois par an pour renouveler son ordonnance d'antidépresseurs et leur relation s'arrêtait là.

Maintenant, pendant que Peppi jouait à la touriste, Annu devait s'occuper des corvées. Elle se tâta pendant un moment à envoyer sa soeur secouer les branches pour protéger le fil électrique, mais se ravisa en pensant aux enjeux. Elle prendrait son petit déjeuner et ferait le tour des installations dès ce matin, pendant les trois heures où on avait de la lumière.

Elle allait régulièrement voir les photos de la vie de Peppi sur Facebook. La jalousie lui faisait monter les larmes aux yeux. Entourée d'un groupe d'amis bien habillés et joyeux dans des bars chics, verre à la main, elle incarnait la réussite. Quant à Annu, ses rares sorties étaient d'aller deux fois par an à un minuscule établissement balnéaire à deux bassins avec son comité d'entreprise. Sinon des sorties dans la neige grise, dans le noir et le froid pour se rendre à son travail, au magasin, à la pharmacie. L'été c'était un peu mieux et encore.

Son travail de caissière dans le magasin Alko du centre-ville, le magasin de l'Etat et seul établissement agréé pour vendre d'alcool au-dessus de 5,5 degrés, était pour elle un échec professionnel. Après le départ de sa mère elle n'avait pas osé quitter la maison et démarrer sa propre vie de femme. Elle l'aurait peut-être fait si Peppi n'avait pas volé la place en partant pour des études à Joensuu, puis toujours plus loin. Elle aimait penser que c'était la faute de sa sœur qu'elle n'eut jamais pu partir.

(1) Si le sauna, la gnole et le goudron ne me guérissent pas, c'est fatal.



Elle savait que les villageois comparaient les deux filles ; là où l'une était sportive, sociable et scintillante, l'autre était comme une vieille taupe, grise et enterrée vivante.

De son poste de travail elle voyait défiler les anciens amis de boisson de son père. Ceux qui avaient décidé de rester dans cette région froide et vide, où déjà leurs ancêtres avaient battu leurs femmes et enfants qui fuyaient dans la neige et le froid. Le pays où l'alcool avait été interdit par l'Etat de 1919 à 1932, ce qui coïncidait d'ailleurs au début du droit de vote des femmes. La fabrication d'alcool maison était interdite depuis 1866. En 1932, un référendum mit fin à cette période de l'histoire du pays, avec la fondation des magasins d'Etat ayant encore aujourd'hui le monopole pour vendre de l'alcool.

Tandis qu'Annu passait ses journées à servir les alcooliques et les jeunes qui achetaient des boissons à leurs amis mineurs, Peppi, elle, travaillait dans un bureau devant un ordinateur. Elle avait un appartement moderne dans un immeuble haut et pouvait prendre des repas à emporter dans des Deli market, des petites épiceries qui vendaient des aliments et sandwich à prix fort. Elle pouvait déjeuner dans des établissements qui proposaient des brunch, un concept qui faisait rêver Annu depuis des années.

Peppi voyait des gens bien habillés et souriants, qui sentaient le parfum et étaient polis. Elle pouvait aller chez le coiffeur et au restaurant. Elle pouvait faire livrer à manger chez elle. Annu savait que Peppi pouvait voir le soleil de son balcon, pas que des sapins foncés, et qu'elle n'était pas loin de la mer.

Ce qui l'intéressait le plus était les services et plats à

emporter. Annu avait tout lu sur ces Delis qui vendaient des produits raffinés comme des tomates séchées, des olives, des fromages autres que l'emmental, même des sandwich avec du jambon cru. Les salons de thé avec des Carrot cakes, des Cheese cakes, des tasses géantes de café. Sur Google maps, elle avait fait les mille pas devant l'immeuble de Peppi et dans son quartier pour découvrir tous les petits magasins et leur offre colorée. Même les fast-food lui paraissaient exotiques et bienveillants avec leurs petits boîtes à emporter. Peking duck, Taco Bell, Sushi Shop. Tous ces mots qu'elle avait lu sur les vitres.

Quand Lidl s'était installé dans le village, après 6 mois d'hostilités, certains villageois avaient fini par accepter l'arrivée de ce magasin étranger qui venait concurrencer le duopole national formé par les magasins S et K. C'est à ce moment qu'Annu avait découvert sa passion pour ces nouveaux produits : semaine grecque, semaine italienne... elle y allait toutes les semaines pour vivre un voyage et pour goûter aux produits exotiques. Le seul fait de rentrer dans Lidl et elle se sentait décoller.

La porte d'entrée s'ouvrit et Peppi rentra les joues rouges et les yeux pétillants. « Hei », elle lançait avec un grand sourire, comme si elle montait sur l'estrade. Les feux de la rampe se tournaient vers Peppi. Annu reprit son seau d'eau et versa de l'eau dans une casserole pour la faire chauffer sans prendre la peine de répondre. Pendant ce temps, Peppi prenait les assiettes et les tasses, toujours les mêmes depuis leur enfance, et les posa sur la table.

Annu filtra l'eau avec habitude, puis attendit qu'elle chauffe pour repousser le moment de se confronter à sa sœur. Quand elle revint enfin à table avec la cafe-



tière chaude, elle la vit avec un air sombre, inhabituel pour sa soeur rayonnante. Elle fixait un papier plié qu'elle avait dû ramasser, et Annu vit que c'était son billet de retour pour l'Australie.

« Je ne peux pas partir », Peppi souffla d'une petite voix. Elle souleva son regard vers sa soeur et à son grand étonnement, Annu vit des larmes dans les yeux de sa soeur. « Annu, je ne rentre pas en Australie. Je ne peux pas. »

Annu s'assit à sa place et prit une tranche de pain de seigle, du jambon, de l'emmental et du concombre. Le café était infusé, elle s'en versa avant de pousser la cafetière vers Peppi. Elle sentait que sa soeur attendait une réponse. Elle ne voulait pas lui offrir cette satisfaction.

« On doit secouer la neige des branches des arbres. Puis on doit faire des courses. Je ne travaille que demain. »

« D'accord », répondit Peppi.

Peppi et Annu

La vieille Golf blanche de leur père avait fait ce trajet d'innombrables fois. Peppi s'était enveloppée dans son manteau et observait le soleil se coucher lentement à l'approche de 14 heures. Elles avaient nettoyé les réseaux électriques et à présent, elles allaient vers le centre-ville.

Peppi avait supplié Annu pour qu'elles allaient au magasin K au lieu du Lidl. Annu avait accepté sans parole parce qu'elle n'aimait pas justifier sa préférence pour Lidl. Elle n'avait rien à justifier à sa soeur et n'avait pas envie de partager ses préférences personnelles avec elle.

A l'entrée du magasin, une odeur rance mélangée à une odeur de détergent et de beignets frits sucrés les salua. Deux vieilles étaient fixées aux machines à sous placées à l'entrée de chaque magasin. Peppi était enchantée par les odeurs et par les habitudes inchangées des gens. Elle retrouvait son enfance. Le magasin faisait moins de cent mètres carrés, donc les rayons étaient vite vus pour le soulagement de Annu.

A la sortie du magasin, Peppi s'arrêta pour lire les petits annonces à haute voix. Annu avait honte d'attirer l'attention de la caissière de cette manière, mais ne voulant pas montrer sa gêne elle attendit à côté de Peppi avec un sourire figé, le regard dans le vide.

« Demain c'est le marché de Noël de l'école élémentaire ! » dit Peppi. « Et un concert du chœur du village ! »

Annu vit le médecin du village entrer dans le magasin. A peine la quarantaine, ses joues avaient des hématomes qui n'étaient pas dû au froid et ses mains étaient de plus en plus tremblantes.

« Bonjour Annu. Bonjour mademoiselle, on ne se connaît pas », lança le médecin vers Peppi avec une voix trop joviale.

« Bonjour », lança Peppi de sa solide voix joyeuse.

« Pekkarinen, médecin. » Se présenta l'homme avec de grands airs. Annu les vit échanger un poignée de mains. Ils échangèrent quelques plaisanteries pour faire connaissance. Le médecin les invita à prendre un verre dans le bar d'en face, visiblement il avait oublié ses courses. Puis ils se turent en voyant Martta, la femme du pasteur, payer ses courses et les dépasser, fuyante. Le médecin se pencha vers eux et commenta avec confiance que Martta n'arrivait pas à contrôler



son diabète si elle continuait à acheter autant de beignets, donuts et d'autres sucreries.

Annu sentit la colère monter en elle. Elle se sentait prise en otage. Peppi avait les yeux bienveillants qui riaient.

« Au revoir Pekkarinen », Annu lança brusquement et partit sans attendre. Peppi fut déstabilisée pour un moment, mais suivait Annu en jetant un regard désolé vers le médecin laissé sur le carreau.

Elles dépassèrent le magasin Alko en allant vers la voiture. « Attends ! Vous cherchez un responsable de magasin ? », demanda Peppi en voyant l'annonce qui avait été collé au vitre quelques mois auparavant. Annu avait à présent la respiration saccadée. Ils n'avaient reçu aucune candidature sérieuse. Elle voyait déjà sa soeur participer à la vente de Noël, chanter dans la chorale, prendre un verre avec Pekkarinen, travailler en tant que sa responsable voire responsable régional. Un petit cri nerveux sortit de sa bouche.

Elle alla à la voiture sans ralentir et la démarra sans attendre. Peppi n'avait rien détecté. Elle sautait sur place toute excitée à l'idée et parlait sans cesse le long trajet à la maison. Au fur et à mesure que le trajet continuait, Annu sentait la pression monter. Sa tête devenait comme une cocotte minute. Remplie d'air chaude, prête à exploser.

Arrivée à la maison, elle arrêta la voiture brusquement, sortit et rentra dans la cabane en laissant toutes les portes ouvertes. Peppi réalisa enfin que quelque chose n'allait pas. Elle sortit de la voiture et ferma ses portes, prit les courses du coffre et suivit sa soeur.

Elle retrouva sa soeur au milieu du salon avec un papier A4 froissé dans sa main. Pendant un moment, Peppi fut effrayée que sa soeur allait s'évanouir. Puis elle identifiait le papier qu'elle tenait dans ses mains tremblantes.

C'était son billet d'avion pour l'Australie.

Annu

Annu contempla le soleil levant depuis sa fenêtre située au 15^e étage de l'immeuble. Elle était descendue récupérer un café chez Starbucks le matin. Depuis deux semaines, le personnel ne lui demandait plus son prénom pour préparer son café, ils la saluaient le matin : « Bonjour Annu ». Elle était surprise et ravie.

Le petit appartement de sa soeur était bien rangé. Annu lui avait expédié toutes ses affaires personnelles pour faire le vide autour d'elle. Elle avait jeté les antidépresseurs, même si cela lui donnait parfois le tournis d'avoir arrêté aussi brusquement.

Peppi avait tiré sur quelques cordes et lui avait trouvé un travail dans son ancienne entreprise. Elle était désormais Vaguemestre, un très joli titre qu'elle portait avec fierté. Tous les jours elle rentrait dans un vrai bureau avec un vrai badge avec sa photo. Un bureau de plusieurs étages dans un immeuble immense, avec un sol en moquette pour trier et distribuer le courrier. Elle pouvait acheter un café tous les jours et manger un sandwich d'un Déli. Même si elle ne rentrait pas dans les tailleurs de sa soeur, elle mettait ses chaussures à talon pour aller travailler.

Après un début timide, elle avait étendu ses activités professionnelles, et quand elle ne triait pas le courrier du bureau, elle préparait le café, remplissait les photocopieuses et fournissait du papier et du savon dans

dans les toilettes. Depuis peu, elle apportait toutes les semaines des brioches finlandaises qu'elle avait fait maison pour les salles de pause. On l'appelait désormais tata Annu. Elle arrosait les plantes des collègues absents et avait même un kit de couture sous la main au cas où. Sa période d'essai était finie, elle avait un travail permanent.

Elle apprenait l'anglais, lentement mais sûrement. Et chaque jour, les collègues lui disaient bonjour en souriant. Elle répondait avec sourire. Et le soir venu, elle allait à nouveau au déli pour s'acheter un sandwich avec du pesto (une pâte délicieuse avec des herbes) et du jambon cru, encore meilleure qu'à Lidl. Et elle s'asseyait sur son petit balcon profiter des beaux couchers de soleil, du vent doux, avec un bon livre. Le meilleur dans tout ça fut que personne ne voulait la connaître plus que ça, et tout le monde était agréable avec elle sur le moment.

Peppi

Au coeur de l'hiver. Le soleil commençait à gagner sur la nuit. Après une période clémente où la neige avait fondue des branches, tout était gelé à nouveau quand les températures étaient passées brusquement de trois degrés à moins dix-huit degrés celcius. Le résultat était éblouissant - toutes les branches dénudées étaient couvertes d'une couche de glace irrégulière qui scintillait au soleil. Des branches comme des chenilles de glace, comme des milliers d'étoiles collées à chaque branche du bas vers le haut.

La neige avait désormais une croûte solide de deux centimètres et Peppi pouvait à présent marcher sur cette croûte sans s'enfoncer dans la neige, sans laisser de traces ni faire de bruit, comme un lynx. Sous ses

pieds, un mètre de neige poudreuse.

Elle avait acheté un nouveau sac de couchage pour ses nuits dehors, mais gardé la peau de renne de son grand-père comme matelas. Les nuits dehors étaient un luxe qu'elle réservait à ses week-ends.

Elle était désormais responsable du magasin Alko du village. Sa collection de vins australiens avait gagné un franc succès, et d'autres magasins de la région s'intéressaient à son offre. Elle avait ouvert un club d'anglais pour les villageois, et rénouvait la maison de son père pour en faire une maison d'hôtes pour touristes australiens à la recherche d'expériences authentiques et d'une coupure nette de leur vie quotidienne. Le mardi soir elle avait chorale.

Au printemps elle comptait retaper la vieille barque de son père et s'initier aux anciens savoirs-faire : faire les pirogues de Carélie, le pain de seigle au levain, le tonte des moutons qu'elle comptait acheter.

Son offre touristique incluait, l'été, la possibilité de réclusion en tant que berger de cinq moutons dans une cabane qui serait construite au printemps de l'autre côté de l'étang. Sinon, la possibilité des activités de plein air : tous en barque, soirées sauna, grillades et découverte de la nature sauvage.

L'hiver, elle proposerait, en coopération avec des éleveurs, des circuits avec des chiens husky et des nuits silencieuses à l'extérieur. Et pour ces sorties hivernales, une seule règle en souvenir de sa soeur : interdiction de parler.

**Envie de plus de frissons?
de gourmandises littéraires?
ou les deux?**

**Ne manquez pas le prochain webzine
édition de janvier-mars 2022
en ligne sur
<https://ecritureaventure.com/>**